

Kundera et le rapt de l'Europe centrale

MILAN KUNDERA — devenu français en 1981, deux ans après avoir été déchu de la citoyenneté tchécoslovaque — publie cette semaine, chez Gallimard, un grand roman au titre grave : *l'Insoutenable Légèreté de l'être*, dans lequel il poursuit et précise sa recherche sur la vie concrète de l'homme, à l'opposé de ce qu'il nomme les « termites réducteurs » qui rongent la vie humaine.

Ce roman, Milan Kundera a commencé de l'écrire il y a vingt-cinq ans, avant même *la Plaisanterie*, cette parabole exemplaire pour laquelle Louis Aragon avait, dans une préface retentissante, dénoncé le « Biafra de l'esprit » qui s'annonçait à Prague. Kundera estime toujours, et de plus en plus, que les romans ont un rôle important à jouer dans notre monde, un rôle distinct de celui des proclamations et des positions politiques. « Depuis que j'écris, nous disait-il la semaine passée — avant de partir pour Venise et d'y faire un pèlerinage sur la tombe d'Igor Stravinski, — mon plus grand pari, c'est de concilier le roman avec la philosophie, de

concilier le roman avec l'intelligence. Faire entrer la pensée dans le roman... »

L'Insoutenable Légèreté de l'être est une histoire d'amour à cinq personnages principaux, dont le tragique destin nous est conté selon les règles d'une composition presque musicale. « Mon intention, dit encore Kundera, c'était d'écrire sur l'amour et l'érotisme d'une façon plus profonde que dans les autres romans. Mon ambition, c'est de dire ce que les autres n'ont pas dit. Si l'on n'innove pas, on n'a pas de raison d'écrire. Le livre qui n'est pas justifié est immoral. Je ne veux surtout pas être un graphomane qui fatigue les autres avec son moi... »

Il s'est donc attaqué à la « douce », l'« insoutenable légèreté de l'être ». Mais qu'est-ce que la légèreté selon Kundera ? « La légèreté, c'est aller jusqu'au bout de la conscience que le roman est un jeu, c'est accepter le caractère ludique du roman. Nous vivons à une époque où la légèreté apparaît comme un défaut. C'est dommage. »

Lui qui ne se sent ni un dissident ni un émigré, mais qui appartient de toutes ses fibres à l'Europe,

ne cesse de nous ouvrir les yeux sur cette Europe centrale, sa « patrie multinationale » comme il l'appelle, patrie dont la culture a été « massacrée », et qui a été « kidnappée », sans que l'Occident y prenne garde (1). Inlassablement, alors qu'une époque est en train de finir, Kundera se bat sur le front du roman pour défendre bien plus que le roman : « Depuis le commencement des temps modernes, dit-il, le roman a exploré obstinément l'existence humaine en dévoilant, l'un après l'autre, ses différents aspects. Avec Cervantès, il découvre l'aventure ; avec Richardson, la vie intérieure de l'homme ; avec Flaubert, le quotidien ; avec Tolstoï, l'irrationnel et ses interventions dans nos vies ; avec Proust, le mystère du passé ; avec Joyce, l'énigme du moment présent, etc. »

« Il y a deux arts que les autres civilisations n'ont pas connues dans l'ampleur que leur a donné l'Europe : la musique et le roman. La musique a modelé notre sensibilité, nos sentiments, notre faculté de nous émouvoir. Le roman a inculqué à l'homme la curiosité d'autrui et la tolérance à

l'égard de celui qui pense différemment. Le lecteur de Tolstoï peut être en désaccord moral avec Anna Karénine, mais il ne peut pas ne pas la comprendre. L'homme européen est impensable sans le roman, qui est, par essence, l'œuvre de l'Europe. C'est pourquoi chaque roman digne de ce nom s'adresse à l'Europe tout entière. L'Europe qui oubliera sa musique et son roman ne sera plus Europe. »

Dans une préface à la nouvelle traduction américaine de *la Plaisanterie*, Milan Kundera s'est expliqué sur ses années de formation, sur son esthétique, sur les auteurs dont il descend. Nous publions ci-dessous quelques extraits de ce texte, inédit en français.

NICOLE ZAND.

(1) On lira, à ce sujet, deux textes dans lesquels Milan Kundera approfondit son analyse : « En vidant une nation de sa culture, on la condamne à mort », entretien avec Amber Boussouglou dans *le Monde des livres* du 19 janvier 1979 ; et « Un Occident kidnappé », dans *le Débat*, n° 27 (novembre 1983).